



Bruno de Finetti : l'origine de son subjectivisme

SIMONA MORINI¹

Résumé

Nous étudions dans ce travail certaines origines des thèses subjectivistes de Bruno de Finetti quant à l'interprétation des probabilités.

Abstract

In this paper, we study several origins of Bruno de Finetti's subjectivist theses in his interpretation of probabilities.

Bruno de Finetti est connu, parmi les mathématiciens, comme l'un des protagonistes, avec Frank Plumpton Ramsey et Leonard Jimmy Savage, de la théorie qu'on appelle *subjective* de la probabilité, c'est à dire de la théorie selon laquelle la probabilité n'est pas quelque chose qui enregistre des caractéristiques *objectives* de la réalité, comme le voudrait la théorie objectiviste ou fréquentiste dominante à partir du XIX siècle, mais plutôt un état psychologique *subjectif* - une "évaluation individuelle" - par rapport à un événement incertain, ou, selon une définition de de Finetti lui-même : "le degré de confiance d'un sujet donné, dans un instant donné et avec un ensemble donné d'informations, dans la réalisation d'un événement".

¹ Università di Siena. simona.morini@iuav.it

Cette notion subjective ou ‘épistémique’ de probabilité n’est pas une nouveauté; nous savons que le dualisme entre une notion ‘épistémique’ et une notion ‘aléatoire’ accompagne la probabilité dès son début, au XVII siècle. Mais dans les années Trente de notre siècle, après une centaine d’années de triomphes de la statistique et de la probabilité objective - on pourrait dire, après LE siècle de l’objectivité - ce n’est pas étonnant que des théories comme celles de Ramsey et de Finetti qui fondaient le calcul des probabilités sur un “instinct obscur dont nous ne pouvons pas nous en passer”² étaient considérées “une hérésie blasphème, mais inoffensive”, donc presque ignorées.

C’est Jimmy Savage , dans les années Cinquante, qui transforma cette “hérésie blasphème” dans une “hérésie avec laquelle l’église statistique officielle est obligée à se confronter et - ajoute de Finetti - elle est en train de perdre”³. Le succès de Savage est du au fait que, comme l’avait fait aussi Ramsey, il crea un lien beaucoup plus étroit de celui qui avait été créé à l’origine par de Finetti , entre la probabilité et les problèmes de la décision et du comportement rationnel en condition d’incertitude. Il attira l’attention sur les avantages théoriques de l’approche subjectiviste (en relançant le débat sur les fondements de la statistique et sur l’induction), mais il souligna aussi ses avantages pratiques pour les économistes et en particulier pour la modélisation de l’action individuelle et sociale (en insistant , par exemple, sur l’impossibilité, dans la conception objectiviste, d’attribuer une probabilité aux événements uniques, qui limite évidemment son intérêt pour résoudre la plupart des problèmes de décision dans la pratique de tous les jours).

C’est donc dans ce cadre qu’on situe d’habitude l’oeuvre de de Finetti : d’une part, dans le programme de développement de la notion de rationalité de la théorie de la décision, théorie des jeux, éthique et théorie du choix social; de l’autre dans le difficile programme de fondation de la probabilité et de la connaissance scientifique poursuivi à partir des années trente par Carnap et les néopositivistes.

² L’expression est de Poincaré et est citée dans de Finetti (1989) p.9

³ de Finetti (1989), p.151

Mais nous savons que De Finetti ne reconnaissait qu'une importance instrumentale au lien entre probabilité et décision. Dans un article de 1957, par exemple, il écrit :

“L'unification de la théorie de la probabilité et de l'utilité dans la théorie de la décision donne à la construction dans son ensemble une structure organique et uniforme. Mais j'hésite à suivre Savage dans cette direction; ces concepts ont en effet, à ma façon de voir, des “valeurs” différentes: une valeur indisputable dans le cas de la probabilité, une valeur assez incertaine dans le cas de l'utilité et des conditions de rationalité dans le comportement en condition de risque”.⁴

Par contre, il considérait son subjectivisme comme le moteur d'une nouvelle philosophie, d'une nouvelle image de la connaissance. Il admettait donc que le lien entre probabilité et utilité avait contribué à éliminer un certain nombre de préjugés contre la probabilité subjective, il admettait également que le lien avec la décision donnait à la probabilité une signification “operative” à laquelle il accordait beaucoup d'importance, mais il insistait sur la valeur autonome de la notion subjective de probabilité.

C'est sur cette valeur philosophique de la notion subjective de probabilité que je voudrais me concentrer ici. Je ne prétend pas donner une analyse détaillée des idées philosophiques de de Finetti, mais tout simplement ma lecture personnelle de sa première - et plus importante - oeuvre non mathématique, *Probabilismo*, publiée en 1931, dans laquelle il énonce pour la première fois les lignes fondamentales de sa théorie mathématique, tout en explicitant sa signification et ses implications philosophiques.

Vous savez que la théorie de de Finetti assume une forme presque définitive dès le début de sa recherche. C'est entre 1929 et 1931 que prend forme sa théorie de la probabilité, qu'il continua à défendre tout au long de sa riche carrière scientifique. Les presque 300 articles qu'il a écrit, dont les premiers sont surtout de contenu

⁴ de Finetti (1957), p.7

mathématique, ne sont que une réélaboration et approfondissement des idées qu'il avait conçues à vingt ans.

L'idée que la probabilité est un degré de croyance et que ses lois peuvent être dérivées de la seule condition de cohérence paraît pour la première fois dans un article de 1930, "Fondamenti logici del ragionamento probabilistico". Son programme philosophique est contenu dans *Probabilismo*, paru en 1931. Le théorème de représentation paraît dans une note de 1930 pour l'Accademia dei Lincei ("Funzione caratteristica di un fenomeno aleatorio") où il n'y a presque aucune référence à des idées philosophiques. Et ce n'est que dans "La prévision, ses lois logiques et ses sources subjectives", de 1937, que théorie mathématique et interprétation philosophique sont présentées ensemble. Et pourtant il est difficile de comprendre l'une sans l'autre.

Comme l'a écrit Richard Jeffrey dans la préface à la traduction en anglais de *Probabilismo*, parue en 1989 dans la revue *Erkenntnis* : "in de Finetti's view technical and philosophical aspects of probability are strictly intertwined. De Finetti, the mathematical probabilist, is not to be separated from de Finetti, the philosopher of probability."⁵ Mais de Finetti "philosopher of probability" n'a été découvert que récemment et il s'agit d'une découverte qui n'est pas sans surprises.

Probabilismo s'ouvre avec une épigraphe de Giovanni Papini et une citation de Adriano Tilgher, continue avec des références qui vont de Calderoni, Aliotta et Vailati jusqu'à Poincaré, Bergson et Sorel et se termine avec un éloge très chaleureux et littéraire du fascisme. Les auteurs italiens cités par de Finetti sont aujourd'hui inconnus à l'étranger (mais ils ne l'étaient pas au début du siècle) et en Italie ils sont considérés - sauf Vailati, qui était un mathématicien élève de Peano - comme des irrationalistes ou des mystiques, presque sur le même plan d'une série de personnages que Eugenio Garin, dans ses *Cronache di filosofia italiana*, n'hésite pas à définir "futuristes par impuissance, irrationnalistes par manque de sens commun, activistes par amour de la violence, amoureux de l'aventure par ingénuité infantine,

⁵ Jeffrey (1989), p.165

etc. etc.”⁶ La question se pose : que faisait un ‘rationaliste’ comme de Finetti qui se définissait “un logicien et mathématicien qui refuse de raisonner si non de façon impeccable, un massacreur (*scarnificatore*) impitoyable qui élimine tout ce qui ne résiste pas au contrôle de la critique plus sévère” en telle compagnie ?

Richard Jeffrey, dans l’essai qui accompagne la traduction anglaise de *Probabilismo*, après nous avoir donné quelques informations sur les auteurs italiens cités par de Finetti, nous dit à propos de ces citations : “Mon hypothèse est que après l’échec de son manuscrit de avril 1928 il a cherché dans les livres de Tilgher une position philosophique contemporaine à laquelle pouvoir rapprocher, aux yeux des lecteurs, son probabilisme.”⁷

Ce qui est intéressant est que, après avoir glissé sur ces présences inopportunes et incompréhensibles, Jeffrey continue avec toute une série de citations qui montreraient des “fortes affinités avec le Cercle de Vienne”. Il lit donc de Finetti comme un chapitre de l’“auto-destruction ou métamorphose” du programme néopositiviste, suivant la ligne d’un antirationalisme et d’un antiempirisme dont le but semble être, dans l’esprit de Quine, la critique du ‘dogme central’ de l’empirisme logique : le dualisme entre raison et expérience.

Jeffrey a sans doute raison sur une chose : on trouve, dans *Probabilismo* déjà, des nombreuses assonances avec les thèmes de l’empirisme logique et avec certains développements successifs de la philosophie analytique. Il est vrai, aussi, que le programme de de Finetti, exactement comme le *Manifesto* signé en 1929 par Carnap, Hahn et Neurath, est un programme très antimétaphysique ; mais ‘métaphysique’, pour de Finetti est aussi la recherche d’un *fondement objectif* (et *absolu*) qui caractérise, au moins dans sa phase initiale, le programme néopositiviste.

De Finetti d’ailleurs est très clair à ce sujet, quand il écrit, à propos des ‘points de repère’ de son point de vue : “ A la logique mathématique (en particulier à la théorie de la définition nominale) et à la critique positiviste du monde empirique [la

⁶ Garin (1955), p.31

⁷ Jeffrey (1989), p.23

référence est à Mach] - où j'ai trouvé beaucoup de choses conformes à mes idées et que ont donc contribué à leur développement -s'ajouta récemment [...] le probabilisme, qui corrige et intègre les deux autres par rapport aux points que je ne pouvais pas accepter : là ou il semblait que une chose quelconque devait être considérée comme douée d'une valeur absolue, transcendent la valeur psychologique qu'elle a pour moi, et indépendant de cette valeur.”⁸

Je crois qu'il faut partir de cette différence cruciale, de cette “valeur psychologique” des choses, pour remonter à l'origine du subjectivisme de de Finetti et à ce propos il est indispensable de revenir à l'histoire oubliée et mal connue de la philosophie italienne du début de notre siècle et, en particulier, aux auteurs sur lesquels s'était formé le jeune de Finetti.

A propos de cette philosophie, William James écrivait sur le *Journal of Philosophy* du juin 1906 que “l'Italie est engagé en ce moment dans un processus de *rinascimento* aussi vigoureux intellectuellement que politiquement”⁹. Il reprochait aux italiens de trop mêler la politique aux questions intellectuelles, et de partager le monde entre clericalistes et positivistes, mais il considérait tout ça comme une habitude du passé, dont la nouvelle philosophie était en train de se libérer. Comme exemple de ce *rinascimento* - qu'il compare d'ailleurs à la philosophie et psychologie françaises de la même époque - il cite l'activité des jeunes pragmatistes qui collaboraient à la revue *Leonardo*, dirigée par Giovanni Papini (à qui est consacré l'article de James) et Giuseppe Prezzolini et publiée à Florence entre 1903 et 1907.¹⁰ Mais il ne faut pas oublier que 20 jours après la publication du premier numéro du *Leonardo*, sortait le premier numéro de *La Critica* la revue où Croce et Gentile commençaient à élaborer la position philosophique qui allait devenir dominante en Italie.

Nous avons là deux projets philosophiques diamétralement opposés, mais qui ont une origine commune : la critique du positivisme représenté en Italie par Lombroso, Ferri et Ardigò . Contre ce positivisme *il Leonardo* et *La critica* défendaient

⁸ de Finetti (1989), p.69

⁹ James (1906), p.337

l'homme, l'activité humaine. En particulier, ils s'opposaient à l'idée qu'ils qualifiaient "théologique" que le réel était réglé par des lois, enfermé dans un système rationnel, fixé pour l'éternité et depuis l'éternité ; bref à toute forme de déterminisme et de matérialisme. Mais tandis que les idéalistes hegeliens du Sud privilégiaient, dans l'homme, l'esprit et l'universalité des concepts, les pragmatistes florentins, qui au fond avaient des racines communes avec les positivistes, s'intéressaient à l'homme concret, défini par sa psychologie.

La psychologie est tout à fait importante à cette époque (et non seulement en Italie, je crois). Croce s'engage dans une polémique avec de Sarlo (qui enseignait psychologie à Florence) au cours de laquelle il soutient que la description psychologique se produit sur le plan de l'analyse scientifique, qu'elle n'entre pas dans le royaume de l'esprit et des idées, qu'elle reste sur le terrain des pseudo concepts empiriques, tout en ayant le prétention de se substituer à la philosophie de l'esprit. De Sarlo est un lecteur de Binet et de la psychologie française, il est l'un des premiers à comprendre l'importance de la psychanalyse, il s'intéresse de psychométrie et, ce qui est important dans notre histoire, il est le maître d'Aliotta (le directeur de la série où va paraître *Probabilismo*).

La polémique sur les rapports entre psychologie et philosophie conduit au problème des rapports entre science et philosophie. En s'interrogeant sur la relation qui existe entre la conscience, la vie spirituelle et ses fondements objectifs et quantifiables, Croce et Gentile arrivent à une critique radicale de la science et à cette séparation entre science et philosophie qui a marqué la vie intellectuelle en Italie jusqu'à nos jours.

C'est eux qui à la fin ont eu la victoire et pris la place de Ardigò. L'explication de Papini est la suivante :

"In the presence of ... a theory which wavers constantly between emptiness and banality, one is forced to ask why it is that Croce's books have won such a fame in Italy. One reason, at least, is this : Croce's advent occurred after twenty or thirty years of positivism had made our young

¹⁰ La revue a été républiée dans Scalia (1960), vol. 1

men forget the strong and ancient language of metaphysics; the thirst for greater certainty remained ; Croce came and conquered. The average italian , weary of his positivists - Lombroso, Ardigò, Ferri, Sergi - threw himself upon the books of Croce in the belief that the philosophy dished out in them was the whole of philosophy and nothing but philosophy”.¹¹

C'est une explication que simplifie un peu les choses, mais il est sans doute vrai que Croce donnait des certitudes ou du moins des solutions philosophiques que Papini ne donnait pas. Les rares qui connaissent Papini aujourd'hui, le considèrent comme un écrivain catholique de droite ou comme un philosophe irrationaliste. Il n'était ni l'un ni l'autre. Il est d'ailleurs difficile de décrire ce personnage bizarre et eclectique en quelques lignes. Il était un très bon écrivain (il a écrit beaucoup de contes, dont un a inspiré Italo Calvino), un polémiste aigu et ironique, un critique impitoyable, un innovateur, un esprit libre et sans préjugés. Une sorte de Feyerabend italien, plus rhétorique et moins profond. Il a introduit en Italie non seulement William James et les pragmatistes, mais aussi Bergson, Le Roy, Sorel et bien d'autres français; il a traduit Berkeley et il fait un effort considérable pour faire connaître en Italie la philosophie anglaise. Il croyait, comme de Finetti, James et d'autres à cette époque, de vivre dans un moment de transformation radicale où ce qui était en jeu était l'idée du réel et la philosophie même. Il croyait aussi que cette transformation ne pouvait pas “sortir du cerveau d'un seul philosophe, ou d'une école homogène et bien organisée”¹², mais devait être plutôt le résultat d'une *coalition* de théories de nature et d'origine différente. Le ciment de cette coalition était le pragmatisme, conçu non pas comme une théorie philosophique, mais comme un ensemble d'instruments conceptuels, une mentalité, un style: en un mot, comme la philosophie des gens qui “pensent pour agir, qui préfèrent des vérités provisoires mais opérantes à l'ivresse des mots hyperabstraites”¹³.

Papini écrivait que le pragmatisme est une “théorie couloir”. Il le comparait à un “couloir d'un grand hôtel, où il y a cent portes qui s'ouvrent sur cent chambres.

¹¹ Papini (1922), p.173

¹² Papini (1913), p.67

¹³ ibid. p.72

Dans l'une il y a un homme en train de dire ses prières et de retrouver la foi, dans l'autre un homme assis à son bureau, qui veut éliminer toute métaphysique, dans une troisième un laboratoire scientifique où un homme cherche les 'points d'appui' du futur... Mais, il ajoute, le couloir est à tous et tous s'y promènent . Et si quelquefois il y a des conversations entre les clients de l'hôtel, il n'y a pas des garçons indécents qui les en empêchent".¹⁴

Derrière les échanges souvent hardis que le *Leonardo* essayait d'établir entre logiciens et esthéticiens, moralistes et économistes, mathématiciens et mystiques, biologistes et poètes, il y avait l'idée que la philosophie n'était qu'un ensemble de outils pour que chacun puisse trouver, comme le dirait aujourd'hui Nelson Goodman, sa "façon de construire le monde". La philosophie, écrivait Papini "ne dit pas ce qu'on voit dans les rues, mais quelles sont les voies pour y arriver par soi même".¹⁵

Ce n'est donc pas étonnant que à l'intérieur du *Leonardo* se confrontaient sans problèmes deux versions différentes du pragmatisme : le pragmatisme que Papini appelait "magique" ou psychologique et le pragmatisme "logique" de Vailati et Calderoni. Le premier avait comme l'un de ses buts l'émancipation de la pensée de la réalité (faits empiriques) et de la rationalité abstraite et considérait la raison comme un moyen d'*invention* plutôt que de *découverte* de la réalité, (l'idée de création de mondes possibles, aboutit dans la métaphore de l'homme créateur, de l'homme Dieu, opposé à l'homme déterminé par les lois de la nature). Les caractères particuliers du pragmatisme magique étaient surtout la recherche du particulier (contre l'universel) la défense du pluralisme (contre le monisme) et une attitude fortement antithéorique et antisystématique : active, créatrice et pratique. "Comme une philosophie universelle, pour tous, est un rêve - disait Papini - il faut se contenter d'une philosophie pour chacun".¹⁶

Le pragmatisme "logique" de Vailati et Calderoni par contre, prenait comme point de départ Berkeley et Peirce et, en particulier, l'idée que "le seul moyen pour déterminer et éclaircir le sens d'une assertion consiste à indiquer quelles sont les

¹⁴ ibid. p.82

¹⁵ ibid. p.20

expériences particulières que selon cette assertion vont se produire, ou peuvent se produire, en des circonstances données”.¹⁷ (en d’autres termes l’idée que le sens des théories consiste uniquement dans les conséquences que s’attendent d’elles ceux qui les croient vraies).

Pragmatisme magique et pragmatisme logique convergeaient sur certains points : par exemple l’antiréalisme, l’antidéterminisme, la centralité de la prévision et le refus des questions futiles et abstraites. Mais Calderoni voyait dans la lutte de Peirce contre les questions “dépourvues de sens” un nouveau chapitre de la lutte positiviste contre la métaphysique, tandis que pour Papini la prévision n’était pas seulement une aide pour la vérification des théories ou pour la démarcation entre sens et non sens, mais aussi un “moyen de définition et d’interprétation des théories elles memes”.¹⁸

Dans la nouvelle philosophie souhaitée par les auteurs du *Leonardo*, la prévision prenait la place de la vérité. L’humanisation du réel qu’on proposait comme réaction au positivisme plaçait l’homme sur un terrain psychologico-empirique très lié au particulier, à la contingence, aux changements fluides des idées et de la conscience. Mais cette humanisation (et conséquente relativisation) de la pensée et de la science ne comportait nécessairement pas l’irrationalisme dont encore aujourd’hui le *Leonardo* est accusé. Comme le souligne de Finetti dans *Probabilismo*, abandonner la vérité, la réalité, les lois inévitables ne conduit pas à la destruction de la science, mais à une différente conception de la science :

“Dès qu’on brise la froide idole de marbre d’une science parfaite, éternelle et universelle qu’on peut seulement essayer de connaître toujours mieux, voilà à notre côté une créature vive, la science que notre pensée crée librement : chair de notre chair, fruit de notre tourment, camarade dans la lutte et guide à la conquête.....Aucune science nous permettra de dire : tel fait va se produire, sera tel et tel, parce qu’il est la conséquence d’une loi et cette loi est une vérité absolue. Mais on n’arrivera également pas à la conclusion sceptique que la vérité n’existe pas, et donc qu’un

¹⁶ ibid. p.18

¹⁷ Calderoni et Vailati (1918), p.20

¹⁸ Sur les analogies et les différences entre ces deux types de pragmatisme, et avec le positivisme, cfr. Papini (1913), pp.67-70

fait peut se produire ou ne pas se produire, être tel ou tel autre... en disant simplement “j’en sais rien”. Ce qu’on pourra dire est : je prévois que tel fait va se produire et se produire de telle façon, parce que l’expérience du passé et l’analyse scientifique me font paraître raisonnable cette prévision. La différence essentielle est dans le “pourquoi” : je ne cherche *pourquoi* LE FAIT que je prévois va se *produire*, mais *pourquoi* JE prévois que le fait va se produire.”¹⁹

Il y a donc, dans les pages de *Probabilismo*, le style du pragmatisme magique (la science que chacun crée librement, la “science de chacun” comme on pourrait dire en paraphrasant Papini) et le contenu (ou du moins une partie du contenu) du pragmatisme logique (la transformation des lois de la nature en lois de la pensée, la nécessité d’une nouvelle logique, la critique de la notion de cause, etc.) A ces éléments s’ajoute le relativisme, qui était évidemment implicite dans la position des pragmatistes italiens, mais qu’ils n’ont jamais trop souligné.

de Finetti qualifiait son probabilisme comme “l’attaque violente de la pensée relativiste contre le Rationalisme” et il considérait sa théorie subjective de la probabilité d’une part comme “un exemple d’application de la mentalité relativiste à une branche toujours plus importante des mathématiques modernes comme le calcul des probabilités”, de l’autre comme une partie essentielle (l’instrument logique) “de la nouvelle vision de la science que nous voulons présenter sous forme irrationaliste ou plutôt probabiliste”.²⁰ A propos de l’attaque de la pensée relativiste, il faut dire que cette attaque ne provenait seulement des pages du *Leonardo*, mais aussi d’autres auteurs cités par de Finetti : surtout Aliotta et Tilgher. Qui étaient ils ?

Tilgher était un écrivain et journaliste qui s’occupait aussi de divulgation philosophique. Il publia en 1915 un livre sur le pragmatisme *Teoria del pragmatismo trascendentale*, mais se dédia surtout à une sorte de reconstruction historique du relativisme de son époque. Dans *Relativisti contemporanei* on trouve une série de portraits intellectuels des ‘relativistes’ Einstein, Vaihinger, Rougier etc. Il n’avait pas de rapports directs avec le *Leonardo*, mais il allait dans la même direction : “La pensée n’est pas un miroir ou se reflète intacte une réalité extérieure (...), mais une

¹⁹ De Finetti (1989), p.4

fonction biologique, un moyen pour s'orienter dans la vie (...) pour rendre possible et facile l'action, pour faire face à la réalité et la dominer".²¹ Tilgher s'occupait aussi de théâtre. Leonardo Sciascia nous rappelle qu'il avait montré que tout le monde littéraire de Pirandello se déroulait autour d'une vision de la vie gouvernée par l'antinomie selon laquelle la vie est nécessitée à se donner une forme et, par la même nécessité, ne peut consister en aucune forme, mais doit passer d'une forme à l'autre.²² Cette antinomie de Vie et Forme, impruntée à Georg Simmel et adaptée à l'oeuvre de Pirandello, va conditionner toutes les oeuvres suivantes de l'écrivain italien et nous savons que de Finetti cite très souvent Pirandello pour illustrer certains aspects de son subjectivisme.

Quant à Antonio Aliotta, l'éditeur de *Probabilismo*, j'ai déjà dit qu'il était un élève de de Sarlo et que ses premiers travaux sont des travaux de psychologie et de psychométrie. En 1912 il publia son travail philosophique plus important, *La reazione idealistica contro la scienza* où l'on trouve une reconstruction longue et détaillée de l'histoire de la pensée comme une alternance d'excès de rationalisme et d'intellectualisme et de réactions irrationalistes et spiritualistes. Il considérait la raison pratique de Kant comme le point de départ de la critique contre l'intellectualisme scientifique et soulignait la nécessité de l'intégrer en tenant compte de l'évolutionnisme et de la nouvelle psychologie. Son analyse s'appuyait surtout sur la "nouvelle philosophie française" (Fouillé, Renouvier surtout, Poincaré, Duhem, etc.) dont les idées étaient présentées dans tous les détails. Le livre se terminait avec une discussion et présentation des nouvelles théories mathématiques et physiques (géométries non euclidiennes, rapport entre logique et mathématique - Peano, Russell, Whitehead, etc. - thermodynamique, théorie de la relativité etc.), vues dans la perspective relativiste.

A propos du relativisme, de Finetti nous rappelle que, pour Aliotta "il y a relativisme et relativisme. Il y en a un type qui enferme notre connaissance dans le royaume du relatif, mais pour lui contrapposer une réalité absolue qui lui échapperait

²⁰ *ibid.*, p.7-8

²¹ Tilgher (1923), p.24

éternellement. Dans cette forme le relativisme prend une nuance sceptique et agnostique et s'accompagne souvent au mysticisme. Devant la lumière aveuglante de l'absolu, notre monde relatif perd de valeur jusqu'à devenir une vague ombre apparente. Mais il y a une autre forme de relativisme (et c'est le mien) où le relatif est lui même la réalité et ne laisse rien hors de soi. Ce que nous voyons n'est pas l'ombre, mais la lumière, non pas une copie mais l'original".²³ De Finetti ajoute là une précision: " la phrase '*le relatif ne laisse rien en dehors de soi*' ne veut pas dire qu'on considère FAUSSE la phrase '*il existe quelque chose en dehors du relatif*' mais que cette phrase n'a aucun sens, c'est à dire qu'on ne peut même pas se poser la question de sa validité ou fausseté." ²⁴

A mon avis nous avons là un passage clé pour comprendre le subjectivisme de de Finetti et le type d'antiréalisme exprimé dans sa fameuse formule LA PROBABILITE N'EXISTE PAS. Je voudrais aussi vous faire remarquer que cette précision devait servir, selon de Finetti, à distinguer le relativisme du scepticisme. Mais si l'on considère les interprétations plus récentes du scepticisme ancien, très critiques vers l'interprétation phénoméniste dominante à l'époque de de Finetti, on peut reconnaître dans cette précision et dans le deuxième type de relativisme une position identique à celle de Sextus Empiricus. D'ailleurs, mon opinion personnelle est que le probabilisme de de Finetti représente une étape fondamentale de la pensée sceptique et peut être lu comme la réalisation mathématique du scepticisme de Carnéades (et de Sexte, en ce qui concerne l'antimétaphysique et la "suspension du jugement" à propos de la réalité.)

Mais revenons à nous. Ce que je vous ai donné ici c'est les morceaux éparpillés d'un *puzzle* (et souvent des morceaux à peine esquissés). Chacun de ces morceaux contient des choses intéressantes, mais est incomplet. Les auteurs que j'ai cités étaient incapables de sortir de leur position critique - de ce sentiment vague de nouveauté et de rupture - et d'en tirer des conséquences positives. Dans les premiers vingt ans de notre siècle ils ont créé une atmosphère vive et stimulante, dans laquelle

²² Sciascia (1996), pp.109-136

²³ Aliotta (1922), p.92

je crois que vous avez cueilli des échos de la philosophie française de l'époque. Et en effet, à part les rapports des pragmatistes italiens avec James, tous ces auteurs ont écrit ou ont été cités et discutés dans la *Revue de Métaphysique et de morale*, sur la *Revue de Philosophie*, ou dans la *Critique philosophique* et étaient souvent en rapport direct avec les français (Lalande, par exemple, ou Renouvier). Mais il faut dire que malgré leurs intuitions parfois très profondes et intelligentes ils étaient des penseurs "faibles". Papini a été le premier à reconnaître que la fin du *Leonardo* en 1907, la mort de James en 1908, la mort soudaine de Vailati en 1909 et l'isolement de Calderoni ont progressivement ralenti la force et l'expansion des nouvelles idées. En effet, après la guerre Papini, qui après le *Leonardo* avait collaboré à la revue des futuristes *Lacerba*, se tourne vers la religion et le mysticisme (un élément déjà présent dans les derniers numéros du *Leonardo*). Comme l'écrit Garin "ses vagabondages entre pragmatisme et futurisme sont le miroir d'une inquiétude qui n'est pas moins significative d'autres certitudes apparentes".²⁵ Quant à Prezzolini, il passe (non sans difficultés et contradictions) à l'école rivale de Croce et Gentile et continue sa carrière de journaliste et polémiste ; Calderoni a écrit très peu et fut oublié (ses cours étaient fréquentés par deux personnes) ; Tilgher s'occupe de politique et de journalisme et écrit des longs essais sur la philosophie indienne ; Aliotta passe à une position sperimentaliste qui n'intéresse personne et fait de la divulgation scientifique. Bref tous ces personnages ont disparu de la scène intellectuelle. Dans les deux volumes des *Archives de Philosophie* récemment publiés en France sur la philosophie italienne²⁶ il me semble qu'ils ne sont même pas cités.

Je crois que de Finetti est le seul qui a été capable de ressembler les morceaux de ce puzzle dans une théorie, mais il était un mathématicien et, lui aussi, a été très isolé dans la culture italienne. Il a été stupidement considéré un homme de droite (en réalité il a toujours été proche du parti radical) et cela a eu une influence très négative sur sa réputation. A la fin de *Probabilismo* on lit : "Activisme, fascisme, futurisme, bolschévisme : différents aspects d'une seule réalité dont nous sommes tous fils : le

²⁴ de Finetti (1989), p.7, note 5

²⁵ Garin (1955), p.27

vingtième siècle” et encore, la toute dernière phrase : ” Octobre 1922 ! J’avais l’impression de les voir, ces Principes immortels, cadavres dans la poussière. Et avec quelle volupté consciente et farouche je les foulais avec les pieds, en marchant au chant du triomphe, obscur mais fidèle chemise noir!”²⁷

Encore une fois, je ne suis pas d’accord avec Jeffrey, qui soutient que de Finetti était fasciste a cause de ses origines autrichiennes. La citation de Tilgher (qui, entre parenthèse, était un antifasciste acharné) qui suit l’énumération des “ingrédients” de la réalité du XX siècle sert, je crois, à expliquer bien de choses. Tilgher écrit : “tous ces phénomènes dérivent de la même racine, il sont la traduction, dans des différents domaines d’une même intuition du monde et de la vie, pour laquelle l’esprit refuse d’admettre une vérité, une justice, une bonté, en un mot un ordre théorique et pratique de valeurs qui ait une existence en soi, et devant lequel on ne peut que se mettre à genoux et se soumettre”.²⁸ de Finetti, comme bien d’autres à cette époque, considérait Mussolini comme un relativiste. On peut sans doute lui reprocher une éclatante ingénuité politique - après tout il avait vingt ans - mais sans doute pas une mentalité totalitaire.

Bibliographie

Aliotta, Antonio

(1912), *La reazione idealistica contro la scienza*, Palermo

(1922), *Relativismo e idealismo*, Napoli

Calderoni, Mario et Vailati, Giovanni (1918) *Il Pragmatismo*, Lanciano

de Finetti, Bruno

(1930), “Fondamenti logici del ragionamento probabilistico”, *Bollettino dell’Unione Matematica Italiana*, 9, pp.258-61

(1930) “Funzione caratteristica di un fenomeno aleatorio”, *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, (IV), fasc.V, pp.86-133

²⁶ *Archives de Philosophie*, Déc. 1993, Tome 56, cahier 4 et Mars 1994, Tome 57, cahier 1

²⁷ de Finetti (1989), p.70

²⁸ Tilgher (1923), p.4 ; cité dans de Finetti (1989), p.68

(1931), *Probabilismo. Saggio critico sulla teoria della probabilità e sul valore della scienza*, Perrella, Napoli ; publié dans de Finetti (1989)

(1937), “La prévision: ses lois logiques, ses sources subjectives”, *Annales de l’Institut Henri Poincaré*, tome VII, fasc. 1, pp. 1-68

(1957), “L’informazione, il ragionamento, l’inconscio nei rapporti con la previsione”, *L’industria*, 2, pp.3-2

(1989), *La logica dell’incerto*, Milano

Garin, Eugenio (1955), *Cronache di filosofia italiana*, Bari

James, William (1906), “G. Papini and the Pragmatist Movement in Italy”, *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Method*, Vol.III, no.13

Jeffrey, Richard (1989), “Reading Probabilismo”, *Erkenntnis*, 31, pp.225-37

Papini, Giovanni

(1913), *Sul pragmatismo*, Milano

(1922), *Four and Twenty Minds*, New York

Scalia, Gianni (ed.) (1960) *La cultura italiana del Novecento attraverso le riviste*, Torino

Sciascia, Leonardo (1996), *Pirandello e la Sicilia*, Milano

Tilgher, Adriano

(1915), *Teoria del pragmatismo trascendentale*, Torino

(1923), *Relativisti contemporanei*, Roma